

Feuilleton du PETARD.

**Bessy Bell et Mary Gray**

EPISODE DE LA PESTE DE 1666.

Bessy Bell était fille du laird de Kinniard, et Mary Gray, du laird de Lyndoch. Toutes deux d'une rare beauté, se chérissaient depuis l'enfance, et leur affection s'était tellement accrue avec l'âge, qu'elles ne pouvaient vivre l'une sans l'autre. La mort ayant enlevé leurs parents, les jeunes orphelines, décidées à ne jamais se quitter, s'étaient bâti un joli *cottage* aux environs de Lyndoch-house, dans le Pethshire, où retirées et solitaires, elles connaissent des jours tranquilles. Burnbrass était leur Eden.

Mais voilà qu'une tristesse inhabituelle se répand sur leurs traits. Elles ne se parlent plus avec le même empressement, ni avec le même abandon. Les deux amies ont l'air d'avoir un secret douloureux qu'elles n'osent se confier. C'est toujours la même tendresse : ce n'est plus la même confiance !

D'où venait donc ce changement ? Un jour, franchissant un fossé, le cheval d'un jeune chasseur s'abat du côté de Burnbraes. John Douglas, blessé, se relève, il ne peut marcher qu'avec peine; égaré de sa route, il aperçoit un *cottage* et y demande un asile. Bessy Bell et Mary Gray l'accueillent avec un égal intérêt.

Douglas était aimable et beau...

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis cette événement. Le jeune chasseur ne se présentait point à Burnbraes, mais les deux amies l'avaient revu, tantôt ici, et tantôt là, à la campagne ou à la ville. Bessy Bell et Mary Gray ne vivaient plus aussi recluses qu'autrefois; elles acceptaient avec empressement, dans le voisinage, certaines parties de campagne. Elles n'en étaient pas plus gaies, il est vrai; mais la dissipation leur était devenue tout à coup un besoin. Le temps change les caractères, disaient-elles. Le temps n'était pas le mot propre; il eût fallu dire: l'amour.

La peste de 1666 éclate sur l'Ecosse. Le Pethshire est ravagé par la contagion. Adieu les plaisirs et les fêtes; on n'entend parler que de maladies et de dé-

ces. Chacun s'isole et fuit ses semblables. Consternation générale.

Les orphelines de Burnbraes, protégées par la Providence n'ont point encore été frappées par le fléau. Néanmoins une souffrance poignante est la continuelle expression de leur physionomie; elles s'embrasaient parfois en pleurant.

—Je voudrais mourrir, disait l'une.

—Et moi aussi, répondait l'autre.

—Ah! Mary! reprenait la première, nous ne nous aimons plus comme autrefois?

—Crois-tu? repliquait la seconde.

Et leurs larmes se remettaient à couler avec une nouvelle abondance; et elles ne se demandaient pas pourquoi.

—Mary! dit un matin Bessy Bell à sa compagne, je souffre horriblement; je veux me retirer plusieurs jours à Kinniard, dans le *Carse de Gawrie*: j'ai peur que la contagion ait soufflé sur moi, et je ne veux pas qu'elle t'atteigne.

—Je comprends, tu voudrais partir, et tu me défends de t'accompagner. Mais si tu venais à mourrir, est-ce que je pourrais te survivre?

—Je me le demandais, Mary.

—Et qu'est-ce que tu t'es répondu?

—Je ne sais... je n'ai plus d'idées.

—Ecoute, Bessy reprend Mary d'une voix plaintive, il s'est passé depuis quelque temps, je ne sais quel désordre dans nos esprits, qui a troublé la paix de nos cœurs. La peste en serait-elle la cause?

—Non, répondit Bessy Bell en passant la main sur son front avec une sorte d'égarément; non, l'épidémie n'est pour rien dans le dérangement de notre être. Il lui doit y avoir autre chose.

—Je suis du même avis, Bessy. Mais cette autre chose, qu'est-ce que c'est?

—Là est la grande question. N'y aurait-tu jamais réfléchi?

—Si fait. Mais aussi, comme toi, je ne sais, je n'ai plus d'idées!

—Mary! reprend Bessy Bell d'un ton grave. Je me suis scrupuleusement interrogée; nous sommes toutes deux dans l'erreur; notre amitié n'a subi aucune altération; nous nous aimons toujours de même; seulement... je crois... il me semble...

—Achève!... que te semble-t-il?

(A continuer.)

Le tonnerre de la révolution gronde dans le lointain... Heureusement que d'un autre côté l'aurore du progrès et de la réaction apparaît à l'horizon...

Oui tous les marchands du foubourg St Joseph surtout les tailleurs se révoltent contre les extrêmes bas prix et la qualité supérieure des marchandises qui se vendent chez L. P. A. Gareau marchand tailleur, coin des rues Murray et St Joseph. Mais Mr. Gareau en homme avancé et indépendant persiste dans son système du bon marché, et est décidé à pousser le progrès commercial jusqu'à une réaction complète de l'ancien système et il réussira sans doute... voici sa devise:

Bas prix.

Qualité supérieure de marchandises, coupe élégantes, ouvrage bien faite.

Politesse et affabilité.

Tout le monde est invité, coin des rues Marray et St Joseph

**A LOUER.**

Un logement de première classe contenant six appartements de plein-pieds, avec cabinet d'aisance.—Prix \$8.00 par mois sans taxes.

S'adresser à

A. V. BRAZEAU,  
No. 240, Rue Ste. Elizabeth.

**MODES! MODES!**

**Mme. NORMANDIN**

Rue St. Joseph,  
STE. CUNEGONDE.

Déménagera le premier Mai prochain aux Nos. 835 et 837 de la même rue.

Mme NORMANDIN a toujours à son service des Modistes d'expérience et des couturières de première classe. Elle fait une spécialité des réparations de Chapeaux en feutre, paille, foie et léghorn, pour Dames et Messieurs.

Vieux Chapeaux remis à neuf, Blanchis, teints et repassés à Bon Marché.

**Princess Louise Cottage Restaurant**

DE LA HAUTE SOCIÉTÉ.

Coin des rues Notre Dame et St. Jean Baptiste.

Repas à toute heure, Menus choisis, Liqueurs et Cigares de première classe.

CUISINE FRANÇAISE.

La BAR est des mieux garnie. Quand au propriétaire inutile d'en parler, tout le monde connaît l'activité, la politesse exquise et les bonnes manières de notre estimable ami.

**FRANCIS LAEIN**

**LE COIN A LA MODE!**

COIN DES RUES

ST. JOSEPH et CANNIG

CHEZ

**M. A. RENAUD**

MARCHAND DE

Toutes espèces de Marchandises de goût et d'étoffe à bon marché. Il y a un département de Modes des mieux établis et conduit par des Modistes vraiment artistes en leur genre.

Prix très modérés. Une visite est sollicitée.

**GLACIERES AMELIOREES.**

**L. O. GIROUX,**

No. 379 St. Joseph

A toujours en mains un assortiment considérable de GLACIERES de toutes espèces à très bas prix, ainsi que toutes espèces de FERRONNERIES, FER-FLANTERIES, PEINTURES, etc., etc.

Les Poêles de cuisine de M. Giroux sont surtout très recommandables pour leur nouveauté et leur bas prix.

No. 379, RUE ST. JOSEPH

MONTREAL.

**PETATIF! PETATIF!! PAFF!!!**

**Grande Excitation!!!**

Une foule immense se porte chaque jour au No. 676 rue Ste. Catherine, au bruit du *Pétard* et au son de la trompette qui répète, petite.. petite.. que NAPOLEON GRANGER, reçoit en ce moment un assortiment des plus complets de Peintures de toutes couleurs, Vernis de toutes sortes, Huiles, Mastic, Shellack, esprit de Térébenthine, ainsi que Pinceaux et Blanchissoirs de toutes dimensions. Mais ce qui cause le plus d'excitation, ce sont les prix extrêmement bas des Marchandises de M. Granger.

On exécute comme par le passé, avec promptitude et satisfaction garantie, toutes commandes d'Enseignes, Blanchissage, Tapissage, etc. On prépare aussi avec le plus grand soin, les Peintures de toutes couleurs au dépôt populaire où la foule s'empresse d'aller profiter du bon marché.

Une visite est respectueusement sollicitée.

NAPOLEON GRANGER,

676, Rue Ste. Catherine,  
Près de la rue St. André

Montreal, 2 avril 1881.

2-41



L.P. DUFRESNE

**L. P. DUFRESNE**

92, RUE ST JOSEPH

MONTREAL

Seul Agent pour la fabrication de Wallhain, Ma...

Spécialité de MONTREAL pour Dames.

Grande Consignation.

PRIX TRES BAS